

LES QUALITÉS DE L'INDIEN AU XVII^e SIÈCLE (suite)



COURAGE

L'entraînement au courage est parfois, chez l'Indien, un entraînement assez pénible. C'est ainsi par exemple que Lescarbot qui apprend que les Indiens ne craignent pas de «mettre des charbons ardents sur leurs bras et laisser brûler le cuir, de sorte que les marques y demeurent toujours... et montrent ces marques pour dire qu'ils ont un grand courage.»

C'est principalement dans les tortures que leur courage éclate : «On aurait peine à croire la constance avec laquelle les prisonniers souffrent toutes ces cruautés de leurs ennemis, qu'ils bravent même au milieu des supplices, jusqu'à leur reprocher qu'ils n'entendent rien à les faire souffrir et les menacer de les traiter bien plus cruellement s'ils les

tenaient dans leur pais : Vous diriez à les voir chanter au milieu des braziers qui les environnent de toutes parts qu'ils sont insensibles à ces ardeurs. Hé bien ! vous me tuerez, disent-ils à leurs bourreaux, vous me brûlerez, mais aussi il faut que vous sachiez que j'en ai tué et brûlé plusieurs des vôtres. Si vous me mangez, je me console d'avoir aussi mangé quelques-uns de votre Nation. Faites donc tout ce que que vous voudrez.»

Le P. Lafiteau confirme les paroles du P. LeClercq : «Cet héroïsme est réel et il est l'effet d'un courage grand et noble... (Ils) semblent se préparer à cet événement dès l'âge le plus tendre. On a vu des enfants accoler leurs bras nus l'un contre l'autre, mettre entre deux des charbons ardents se défiant à qui soutiendrait la gageure avec plus de fermeté et la soutenir avec constance.»

Le courage, c'est une qualité fort précieuse pour l'Indien en temps de disette : «Mon hôte, dit le P. LeJeune, me disait dans ces grandes disettes : Chibiné : aie l'âme dure, résiste à la faim, tu seras parfois deux jours, quelquefois trois ou quatre sans manger, ne te laisse point abattre, prend courage, quand la neige sera venue, nous mangerons.»

«Que le courage de ces peuples ait eu besoin d'être excité par des motifs de vengeance, d'honneur ou d'intérêt, dit le P. Tailhan, je l'admets volontiers sur la foi de (Nicolas) Perrot : mais quel civilisé n'est sauvage en ce point.»

«Deux jeunes Esquimaux, de 18 à 20 ans, s'étaient attaqués à trois superbes ours polaires. N'ayant pas de carabines, ils les approchaient à une distance de 8 à 10 pieds; se profilant du moment où l'animal en colère se tournait sur leurs chiens, ils lui lançaient leurs harpons. N'eussent-ils pas eu cette dernière manière très risquée dont ils ne se seraient pas tirés sans égratignures.»

Disons, avec le R.P. LeClercq, pour terminer ce sujet qu'ils ont de la force et beaucoup de constance pour souffrir généreusement les disgrâces ordinaires et communes à tous les hommes. Cette grandeur de courage éclate merveilleusement dans les fatigues de la guerre, de la chasse et de la pêche, dont ils supportent les travaux les plus rudes, avec une constance admirable.

HÉROÏSME

Nous ne citerons qu'un fait, rapporté par le R. P. Chaumonot : «il s'agit de pauvres infidèles sans moralité... (c') est celui d'un jeune homme qui, voyageant par un grand froid avec sa soeur et la voyant près de succomber, se dépouilla d'une grande peau qui le couvrait pour l'en revêtir ; puis l'encourageant à hâter le pas afin d'éviter la mort qui la menaçait, il reste avec le mauvais vêtement de sa soeur. La pauvre fille le laissant, se mit à courir jusqu'à son village, et pendant ce temps-là, son pauvre frère mourait de froid, victime de son héroïsme fraternel.»

«LE JOUR DE L'INDIEN» PAR THOMAS-EDMOND GIROUX